Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **83 (1995)**

Heft 12

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ces femmes qui nous conduisent sur la voie des Cieux

Pour ce dossier de décembre, sans posélytisme, Femmes Suisses *rend hommage au rôle qu'ont joué et que jouent encore les femmes dans le développement de la vie spirituelle.*

Femmes Suisses a plus d'une fois parlé du développement de la théologie féministe. Elle n'a en revanche guère traité du rôle des femmes dans le domaine plus large de la spiritualité, où pourtant il a toujours été et est encore important. Il l'est même face à celui que confère aux hommes le pouvoir de la distribution des sacrements.

Hier

L'importance du rôle des femmes tient, en partie du moins, au fait que ce sont elles généralement qui, dans le contact avec le petit enfant, déposent dans son cœur les premiers jalons d'une vie spirituelle. Déjà par les berceuses:

Petit enfant, dors sans alarme.
Et si quelque frayeur te prend,
Pense à Dieu qui sèche les larmes,
Petit enfant, petit enfant.

Au temps des cathédrales, on n'avait pas d'abécédaire, et les mères enseignaient le b-a-ba dans leur psautier ou leur livre d'heures, et faisaient également répéter le *Credo* et l'*Ave Maria.*

Ce sont les couvents de femmes qui ont créé les premières, et d'ailleurs longtemps les seules écoles pour les filles. Au XVII[e] siècle, les ursulines ne gardaient leurs pensionnaires qu'une année, le temps d'apprendre le catéchisme. Port-Royal, au contraire, avait une conception globale de l'éducation, tout l'enseignement devant tendre à la formation du caractère et à l'éveil de la vie spirituelle; sans cependant qu'on ait cherché par là à recruter de futures religieuses.

Plus d'un couvent de femmes est devenu un centre culturel. On y a copié et conservé de précieux manuscrits, tout comme dans les couvents d'hommes. Rappelons enfin le rôle des abbesses: elles avaient la responsabilité non seulement du temporel, mais aussi du spirituel dans leur monastère, comme les abbés, même si c'était un prêtre qui venait confesser les moniales et dire la messe.

Aujourd'hui

Y a-t-il encore lieu de parler du rôle des femmes dans le domaine de la spiritualité, alors que les églises se vident, que les croyances proprement religieuses se heurtent à l'individualisme et au matérialisme, qui semblent des éléments dominants dans nos sociétés?

Le rôle des mères auprès des petits enfants n'a guère changé. On chante encore les berceuses de nos grand-mères. Et si plus d'une femme hésite à parler de ses convictions avec ses propres enfants, un très grand nombre s'engagent comme catéchistes, comme autrefois dans ce qu'on appelait l'école du dimanche. Elles comblent l'absence d'enseignement religieux à l'école, depuis que celle-ci est laïque. Elles relaient ainsi pasteurs et curés, trop peu nombreux pour assumer toutes leurs tâches paroissiales. Sans compter que les femmes savent souvent trouver avec plus d'imagination le langage que les enfants peuvent comprendre.

D'ailleurs, de nombreux signes montrent qu'existe toujours le besoin de trouver un sens à sa vie. Les sectes se multiplient, comme si elles répondaient mieux à l'aspiration à la transcendance, ou au besoin de sécurité intérieure, de se sentir encadré et guidé. On recherche aussi, autre signe, les occasions d'aller, comme le dit la langue courante, au bout de soi, de se dépasser, de s'épanouir, de s'éclater. Beaucoup de religieuses et de jeunes non engagés dans l'église trouvent une réponse à leur soif d'absolu en participant à des programmes d'aide dans le tiers monde ou le quart monde.

Communautés contemplatives

Une publication récente* a rappelé ou peut-être révélé qu'il existe encore, en Suisse romande, dix-sept communautés contemplatives, dont treize sont des maisons de femmes. Par de très belles photographies, par quelques indications sur les règles qui gouvernent ces maisons et leurs activités, par des citations extraites de conversations avec les moniales, sur des sujets comme «le silence de Dieu» ou «la chasteté et les blessures de l'amour», on a le sentiment d'entrer en contact avec les quelque trois cents femmes qui habitent la Maigrauge à Fribourg, la Fille-Dieu à Romont, Grandchamp à Areuse ou Géronde à Sierre.

Remarquons tout d'abord que l'ouverture de ces maisons à un journaliste et à un photographe eût été impensable il y a quelques années. On voit qu'elles ont toutes en commun d'être en évolution et à la recherche d'une forme d'existence qui rejoigne les préoccupations du monde actuel. Quel que soit l'ordre dont elles dépendent, qu'elles soient cisterciennes, dominicaines, bénédictines, clarisses, visitandines, carmélites ou encore protestantes, toutes ont pour vocation «le service de Dieu» par la célébration des offices, la méditation et la prière, mais à côté, sur le même plan, la vocation d'aider leur prochain en servant de lieu de retraite, de rencontre, d'accompagnement pour des gens à la recherche d'eux-mêmes ou d'un équilibre intérieur qu'ils ne trouvent plus, peut-être momentanément, dans leur vie quotidienne.

Certes, seules quelques âmes touchées par ce qu'on appelle la grâce, sont-elles appelées à vivre «sous le regard de Dieu», dans l'obéissance, la pauvreté et le silence des communautés contemplatives. Et certes, l'aide qu'elles peuvent offrir ne convient-elle pas à tout un chacun. Mais même si elles ne peuvent aider ainsi que quelques-uns, et les femmes semblent particulièrement s'y vouer, c'est déjà beaucoup. Et surtout, leur présence parmi nous aujourd'hui encore peut être comprise et reçue comme un témoignage, un rappel, un repère. Le signe que dans un monde qui semble trop souvent livré à la haine et au malheur, il y a encore de la place et un rôle pour l'amour.

Perle Bugnion-Secretan

* Patrice Favre, Jean-Claude Gadmer, *Rencontres au Monastère,* Editions Prier, Témoigner. CP 561, 1701 Fribourg.

Hildegarde de Bingen

Hildegarde de Bingen recevant la lumière divine

Les CD *Ordo Virtutum* et récemment *Les chants de l'extase** ont rendu Hildegarde de Bingen célèbre dans les pays francophones. Elle l'était déjà en Allemagne et en Suisse allemande. En outre, la médiéviste Régine Pernoud vient d'en donner une biographie**, qu'elle sous-titre *Une conscience inspirée du XII^e siècle.*

Hildegarde naît à la fin du XI^e siècle, dans le Palatinat. Très tôt, elle est confiée à une jeune femme qui réside dans un couvent de bénédictines du voisinage. Elle apprend à lire et apprend la musique. Encore enfant, elle a des visions mystiques. Elle les tient secrètes. Mais plus tard, ces visions se multipliant et s'approfondissant, elle sent qu'elle doit les partager avec sa communauté. Elles feront l'objet de trois gros manuscrits, superbement illustrés.

Bientôt, elle fonde à Bingen son propre couvent. Malgré ses charges d'abbesse, elle écrit encore deux livres de médecine basée sur les plantes qu'elle cultive dans le jardin de l'abbaye. Elle compose plusieurs centaines de pièces de musique pour ses moniales. Elle les appelle *symphonies,* c'est-à-dire *harmonies cosmiques,* ce qui correspond à ses visions. Elle y loue Marie, *«en qui Dieu s'est fait humain»*. Ces symphonies sont notées dans le scriptorium du couvent.

La réputation de Hildegarde ne cesse de s'étendre. Elle prêche dans les cathédrales de Cologne et d'Aix. On note ses sermons. L'empereur Frédéric Barberousse, le pape, Bernard de Clairvaux qui va prêcher la croisade, la consultent. De Paris, en 1148, un correspondant lui écrit: *Il est dit que vous serez élevée au ciel, que bien des choses vous seront révélées, et que vous écrirez de grandes œuvres et découvrirez des chants nouveaux.*

Perle Bugnion-Secretan

* Deutsche Harmonia Mundi BMG.
** Editions du Rocher, Monaco, 190 pp. et 16 reproductions couleurs.

Sœur Emmanuelle se confesse

«Tout ce que j'ai pu faire, j'ai pu le faire parce que je suis religieuse. La vie religieuse m'apporte une règle et une communauté.

Je crois que l'important pour moi n'est pas tellement de vivre avec [ses enfants chiffonniers du Caire], que de faire vivre. Ce qui m'intéresse, c'est cette passion, cette rage de vivre que je veux transmettre.

Depuis le début de ma vie religieuse, c'est-à-dire depuis plus de soixante-cinq ans, j'ai dit non trois fois parce que c'était ma conscience qui me dictait de dire non. Ce qui est d'ailleurs parfaitement admis par la règle.

C'était l'échec. Le double échec même. Quarante ans après, je remercie le Seigneur d'avoir vécu ces années-là. Le fait d'avoir ainsi touché le fond pendant trois ans, dans l'impuissance et l'anéantissement le plus total, m'a forgé une âme de pauvre, de pauvre au sens spirituel.

Ce qui fait la qualité de l'homme, ce n'est pas sa religion mais son sens de la fraternité.

Ce qui me frappe et ce qui m'étonne, c'est qu'en Europe aussi la femme semble être restée très tributaire de l'homme.

La lutte que je mène maintenant ne me demande plus de courir et de me bouger. Au contraire. A la chapelle, en restant très silencieuse, je laisse pénétrer dans mon cœur et dans mes pensées les drames du monde, les souffrances de mes correspondantes.

La retraite: j'ai beaucoup réfléchi à ce mot là [...]. Et puis il y a la retraite dans notre sens à nous, chrétiens, quand on part pendant quelques jours pour réfléchir, méditer et prier.»

Perle Bugnion-Secretan

Sœur Emmanuelle, Entretiens avec Marlène Tuininga, Le paradis, c'est les autres. Ed. Flammarion. 160 pp.

Saint-Jean de Müstair

En allemand, Ofenpass, en romanche Umbrail. C'est, au-delà du Parc National, quasi sur la frontière italienne, un passage à travers les Alpes qui relie la vallée du Rhin à la Lombardie et au Tyrol. Les Romains l'utilisaient déjà. Charlemagne y fit construire un monastère qui n'a cessé d'exister.

Les murs de l'église ont été littéralement couverts, entre 806 et 881 déjà, de fresques disant l'histoire du salut selon la révélation biblique. A commencer par la vie de David, ancêtre de Jésus, jusqu'à la Résurrection et au Jugement dernier, selon une thématique bien précise et une conception globale qui veulent rendre compte de la totalité du message chrétien.

Au XII[e] siècle, le couvent passe aux mains d'un groupe de bénédictines. C'est l'époque du triomphe de l'art roman, l'époque où Hildegarde fait de son couvent de Bingen un haut-lieu de la chrétienté.

Depuis lors, à Müstair ou Münster, des bénédictines prient et travaillent selon la Règle de saint Benoît, quelque peu adoucie par sa sœur sainte Scholastique pour ne pas imposer aux femmes une vie trop rude. Partout, à Müstair comme à la Fille-Dieu à Romont, c'est la même vie, rythmée par les mêmes offices célébrés aux mêmes heures. La même vie vouée au service de Dieu et à celui du prochain. Une vie faite de chasteté, d'obéissance, de pauvreté et de silence, de travaux domestiques, travaux agricoles en été, broderie en hiver, de méditation et de prière. Universalité et pérennité de la Règle de saint Benoît.

Les bâtiments conventuels ont été entretenus et agrandis par les moniales selon les besoins. L'église a été restaurée récemment. Les fresques carolingiennes, qui ont subsisté douze siècles, sont une telle rareté que le monastère, haut-lieu de l'histoire de l'art, a été inscrit sur la liste de l'UNESCO des monuments d'importance mondiale, au même titre qu'Abu-Simbel ou Versailles.

Louise Gnädinger et Bernhard Moosbrugger c/b Müstair, éd. Pento, Zurich. 60 reproductions.

Perle Bugnion-Secretan

Je vous salue Marie, Eve et les autres...

Trois livres, parmi beaucoup d'autres, font état des recherches récentes dans le domaine de la spiritualité au féminin.

Sous-titré: *Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*[1], la religion de ma Mère était le thème d'un séminaire qui a réuni, au Collège de France, chercheurs et surtout chercheuses, catholiques, protestants et orthodoxes, sous la direction du professeur Delumeau.

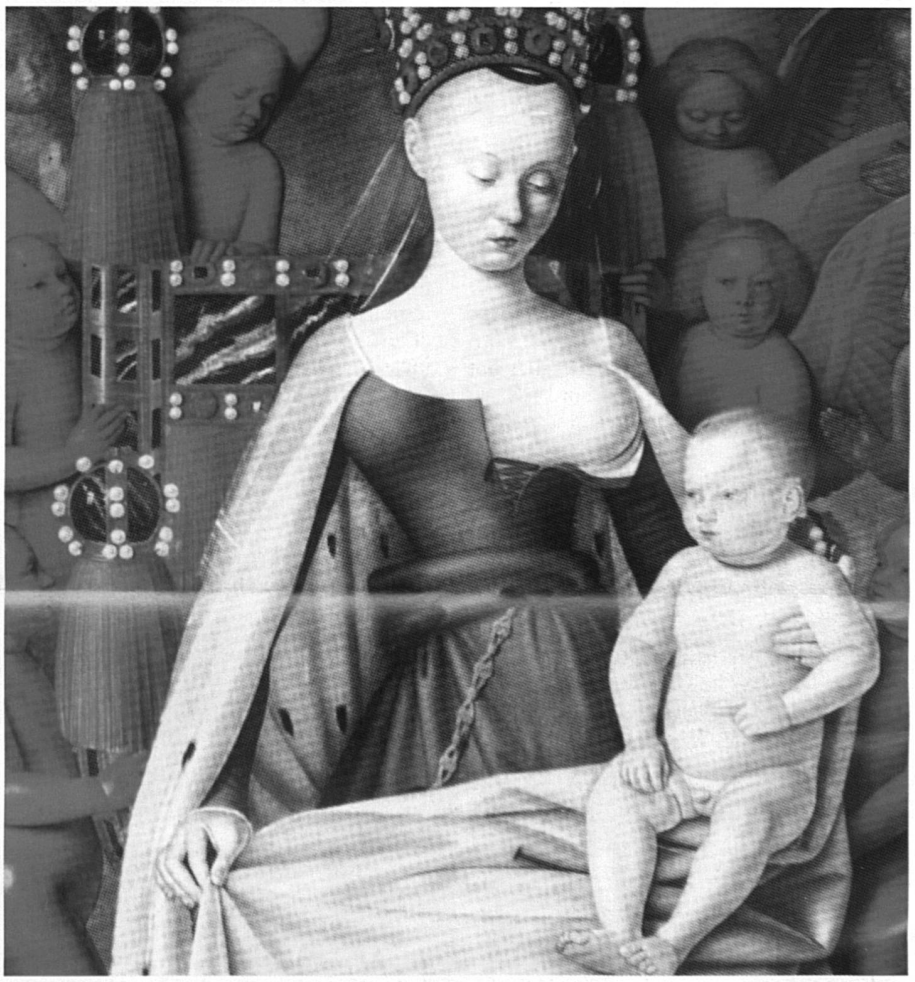
Les sources d'information sur le Moyen Age sont sporadiques. Elles permettent cependant de comprendre «*la présence grandissante ou en tout cas plus voyante des femmes dans l'instruction religieuse des filles à partir du début du XVIIe siècle et la multiplication progressive, avec son apogée au XIXe siècle, des congrégations d'enseignantes.*» Cette «*mission de toujours des femmes*» a été accompagnée de persécutions, depuis celles décrétées par les empereurs romains jusqu'à celles décrétées par Louis XIV contre les réformées, et par le Kremlin contre les religieuses dans les pays de l'Est.

Les recherches - une vingtaine d'études - n'occultent pas le conflit permanent, tout au long des siècles, qui empêche la femme qui enseigne la religion, de trouver sa juste place dans la plupart des Eglises.

La laïcisation de l'école a fait disparaître l'enseignement religieux. De nombreuses femmes s'engagent alors volontairement dans la catéchèse. On estime que celle-ci est assurée à plus de 80% par des femmes. Les protestantes jouissent d'une plus grande liberté dans la présentation et l'interprétation des textes bibliques. Les catholiques restent soumises à un certain contrôle du clergé.

Une Française, pasteure, remarque dans sa contribution que «*tout au long de son histoire, la femme a souffert d'une image abstraite qu'on lui appliquait d'office. Il y avait deux images de femmes qui lui disaient son être: Eve, femme fatale, séductrice, tentatrice, coupable, et son devoir-être: Marie, femme idéalisée, vierge, pure, sage, mère...*» Reste ouverte la question de savoir si on va vers un ministère pastoral spécifiquement féminin?

[1] *La religion de ma Mère*, éditions du Cerf.



Parmi les multiples illustrations de la Vierge, celle de Jean Fouquet, peinte en 1451.

Marie, qui es-tu?

L'auteur de *Marie, qui es-tu?*[2], le professeur Cuvillier, enseigne le Nouveau Testament à la faculté protestante de Montpellier. Pendant deux ans, il a cherché avec un groupe de jeunes couples la réponse à la question-titre. Il a relu tous les textes du Nouveau Testament qui font allusion à Marie, en les replaçant dans l'ordre chronologique de leur rédaction: Paul dans son épître aux Galates, Marc, Matthieu, Luc, Jean, l'Apocalypse, les évangiles apocryphes.

A travers ces textes, on voit s'imposer peu à peu la présence de Marie. On passe ainsi de son absence et du silence chez Marc au Magnificat chez Luc, et à la vision de la femme de l'Apocalypse: vêtue de soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Il y a aussi les quelques versets qui parlent des relations de Jésus avec sa mère, ses frères, sa famille. Et au-delà, les récits des évangiles apocryphes qui semblent de pures inventions.

Recherche scrupuleuse qui n'ajoute ni ne retranche rien aux textes bibliques. Les replaçant dans le contexte historique et ecclésiastique qui les a vu paraître, Cuvillier leur restitue leur signification théologique. «*Il n'y a pas grand'chose à dire qui ressemble à ce à quoi nous sommes habitués. Il y a par contre beaucoup à dire, à travers les différents visages de Marie que nous proposent les auteurs bibliques sur l'existence humaine devant Dieu.*» L'existence humaine avec sa finitude, mais aussi et surtout l'exemple d'une mère qui, possessive au début, devient croyante et se met à l'écoute de son fils. De même, «*l'évangile bouleverse la vie de l'individu et le met en chemin sur des routes nouvelles*».

[2] *Marie, qui es-tu?* Ed. du Moulin, CH-1041 Poliez-le-Grand. 100 pp.

Le Fraumünster de Zurich

Deux grandes églises témoignent du passé de Zurich: le Grossmünster sur sa colline, avec ses coupoles baroques dorées, qui appartenait à un monastère de bénédictins, et le Fraumünster, plus discrètement installé au bord de la Limmat, qui était l'église de l'abbaye bénédictine de Notre-Dame, d'où son nom. C'est cette abbaye-là qui est à l'origine du développement économique, politique et culturel de Zurich. Son histoire vient enfin d'être contée en détail par un théologien féru d'histoire.

Le Fraumünster a été fondé par l'un des fils de Charlemagne comme une abbaye bénédictine pour des femmes de la petite noblesse du sud de l'Allemagne. Elle a eu la chance d'avoir dès le début une série de femmes remarquables, qui ont joué pleinement leur double rôle d'abbesses: responsables du spirituel de leur monastère, et responsables des grands biens dont l'abbaye a été dotée au cours des ans. Elles ont développé les moulins au bord de la Limmat, moteurs du progrès agricole et économique de la région. Elles ont attiré des artisans par des immunités fiscales et politiques. Au XIIIe siècle, l'abbaye était le suzerain de fiefs allant de Berne, y compris aux bords du Rhin et, par dessus le Gothard, aux vallées alpines d'Uri. L'abbesse avait le rang de prince de l'Empire, et on peut dire sans exagérer que c'est elle qui gouvernait Zurich, plus que les bourgeois eux-mêmes. Dès 1230, elle accordait des franchises aux collectivités alpines et nouait des liens avec les territoires qui allaient, quelques années plus tard, former la Confédération. Mais outre les domaines économique et politique, l'abbaye n'avait pas été inactive dans le domaine culturel: elle avait fondé les premières écoles et dans son scriptorium on copiait parmi les plus beaux manuscrits de l'époque.

Mais, dans le Fraumünster cependant, comme dans d'autres abbayes bénédictines, un certain laxisme avait peu à peu remplacé la stricte observance de la Règle, et les dernières abbesses s'étaient montrées incapables de réformer leur monastère. Si bien qu'un beau jour de 1524, un jeune prédicateur, venant de Wildhaus, s'étant mis à prêcher, non la réforme, mais la Réformation, l'abbesse a compris que son temps était passé, et elle s'est éclipsée avec ses dernières moniales.

Zwingli a repris en quelque sorte le rôle de l'abbesse, introduisant à Zurich et de là faisant rayonner, jusqu'en Angleterre par John Knox, sa conception personnelle de la spiritualité et de l'ecclésiologie. La voie était libre qui allait permettre le prestigieux développement économique et culturel de Zurich au XVIIIe siècle.

Relevons, pour l'amusement de la Suisse romande, qu'à l'origine de l'histoire légendaire de Zurich, il y a les saints, Félix et Regula, qui auraient été deux rescapés du massacre de la légion thébaine à Saint-Maurice. Et que la bonne reine Berthe qui parcourait le Pays de Vaud sur sa blanche haquenée tout en filant, était la fille d'une abbesse du Fraumünster.

Perle Bugnion-Secretan

Zürich und sein Fraumünster, Peter Vogelsanger. - Ed. Neue Zürcher Zeitung, 500 pp.

Le Fraumünster de Zürich est à l'origine du développement économique, politique et culturel de la ville.

Les moniales de la Fille-Dieu

Caressée par les eaux de la Glâne, l'abbaye de la Fille-Dieu abrite des sœurs qui ont fait vœu de vivre dans la pauvreté communautaire.

Marguerite (1815-1879) vénérée à la Fille-Dieu depuis plus de 100 ans, béatifiée le 29 octobre dernier à Rome.

Le 29 octobre 1995, fait exceptionnel, trois Suissesses ont été béatifiées à Rome:
- Marie-Thérèse Scherrer, fondatrice de la grande maison d'Ingenbohl SZ, avec entre autres son école pour les filles,
- Marie-Bernarda, qui a fondé en Colombie un couvent à vocation missionnaire,
- Marguerite Bays, qu'on vénère à la Fille-Dieu depuis plus de cent ans.

La Fille-Dieu, c'est cette petite abbaye cistercienne construite au XIII[e] siècle au bord de la Glâne, au pied de la colline de Romont. Elle n'a cessé d'exister depuis lors. Au XIX[e] siècle, comme le nombre des religieuses diminuait et, croyait-on, la ferveur de la population, on a cru bon de partager l'église en deux et d'installer l'hôtellerie dans l'une des moitiés. Mais depuis quelques années, une énergique abbesse (au demeurant professeur de physique nucléaire avant d'entrer en religion), a entrepris de restaurer l'église, de pur style roman, et de lui rendre sa taille et sa beauté. On a remis une croix de fer forgé et un coq sur le clocher, on a rouvert une hôtellerie dans l'un des bâtiments de l'abbaye, celle-ci est prête à recevoir les nombreux hôtes et groupes qui demandent à venir pour des rencontres ou des retraites.

Marguerite Bays (1815-1879), qu'on appelait «Goton», est une fille du pays. Elle fait un apprentissage de couturière et de tailleuse. Elle gagne sa vie en exerçant son métier de ferme en ferme dans son village de Siviriez. Elle se met souvent au service des plus pauvres. Et tout en cousant elle médite, principalement sur la Passion de Jésus, et elle prie. Elle prie à longueur de journée. Sa filleule étant devenue abbesse de la Fille-Dieu, elle s'y rend fréquemment. Cependant, elle ne troque pas son habit de paysanne fribourgeoise, avec son sévère tablier, pour l'habit des cisterciennes. Mais sa vie est un tel modèle de ferveur, et déjà de sainteté, qu'on l'autorise à faire ses retraites annuelles dans la clôture. La Fille-Dieu la considère comme l'une des siennes.

Depuis longtemps, on espérait sa béatification. Le vœu le plus cher de la Fille-Dieu est maintenant exaucé. Marguerite aura dorénavant sa place non seulement dans le cœur et la mémoire des moniales, mais aussi sur l'autel.

Le concile de Vatican II amène des changements. Entre autres, les sœurs converses sont admises à participer à l'office choral, elles ont dorénavant voix au chapitre et à l'élection de l'abbesse. Le français est introduit dans la plupart des offices, si bien qu'on va jusqu'à exprimer la crainte que le chant grégorien, qui est une richesse, qui fait partie du patrimoine du monastère, n'en vienne à disparaître. En fait, les religieuses de la Fille-Dieu viennent d'enregistrer une cassette* avec des voix d'une pureté... angélique.

Quant à l'église, Notre-Dame de la Fille-Dieu, les travaux de restauration, y compris des fresques, sont tout à fait en voie d'achèvement. L'église sera reconsacrée le 10 avril 1996, six siècles jour pour jour après sa fondation.

Perle Bugnion-Secretan

* *Liturgie des heures*. S'adresser à la Fille-Dieu, Romont.